

vaient une moitié, tout au plus, de leurs petits carreaux verdâtres.

L'une de ces chambres, au bon vieux temps, avait été destinée sans doute à loger le maître lorsqu'il daignait venir visiter les travaux du moulin.

Une boiserie de noyer, d'un assez bon style, couvrait les murailles. Le plafond, coupé dans sa largeur par deux maîtresses poutres, était divisé en une foule de petits compartiments enluminés de couleurs vives, et enfin, au couronnement de la haute cheminée de pierre polie, se voyait l'écuson des Lascars sculpté en relief.

—Mes ancêtres avaient-ils donc prévu qu'un de leurs descendants viendrait un jour ici chercher asile contre les huissiers et les recors ? se demanda le baron avec amertume.

Après avoir achevé rapidement son examen de l'intérieur du Moulin-Rouge, Lascars voulut visiter l'enclos, mais il lui fut impossible de pénétrer dans cette véritable forêt vierge de ronces et d'épines, dans ce fouillis inextricable de chardons, d'orties de plantes parasites de toutes les espèces et de toutes les tailles.

On ne pouvait deviner la place occupée jadis par les allées rectilignes du petit jardin.

Quelques arbres fruitiers, démesurément développés, jouaient, dans l'enclos, le rôle d'arbres de haute futaie dominant un épais fourré. Un poirier, surtout était devenu gigantesque et ressemblait de loin à un chêne de la plus vaste envergure.

—Affreux séjour ! pensa Lascars en soupirant. Mais presque aussitôt, il ajouta :

—Que m'importe, après tout ?... quoi qu'il arrive, je souffrirai peu de temps ici, car ou je trouverai moyen d'en sortir bientôt pour rentrer dans le monde, triomphant et plus riche que jamais, ou du moins j'y mourrai vite d'ennui et de chagrin !...

Après avoir formulé les réflexions philosophiques que nous venons de reproduire, Lascars remonta dans son bateau et reprit le chemin de l'autre rive, où il arriva sans encombre.

La mère Durocher venait de mettre le couvert dans la salle basse du cabaret.

Une petite table, couverte d'une nappe bien blanche, supportait un quartier de pain bis et une cruche de vin d'Argenteuil.

On entendait crépiter l'omelette et pétiller la friture ; le court-bouillon fortement assaisonné, où les brunes écrevisses s'empourpraient, répandait dans l'atmosphère un parfum de bon augure, très-capable de faire venir l'eau à la bouche d'un gourmand.

Lascars mourait de faim, nous le savons ; il se mit à dévorer et il lui sembla faire le meilleur repas de sa vie entière.

La mère Durocher le regardait d'un air de satisfaction manifeste.

—Vertu de ma vie ! se disait-elle tout bas avec un légitime orgueil, au moins voilà un digne monsieur qui rend justice à ma cuisine !

Lorsque Lascars eut à peu près satisfait les premières exigences de son appétit, il se renversa sur sa chaise, et, se tournant vers son hôtesse, il lui demanda :

—Ma brave femme, pouvez-vous me donner un lit dans votre maison pour cette nuit ?...

—Vous voulez coucher ici ? s'écria la mère Durocher.

—Oui, s'il vous est possible de me loger...

—Pour ce qui est d'être possible ça n'est pas impossible... nous avons une chambre vide, et dans cette chambre il y a un lit, seulement c'est un lit de pauvres gens qui semblera peut-être un peu dur à un monsieur de la ville comme vous...

—Bonne femme, répliqua Lascars en souriant, je suis certain d'avance que je trouverai votre lit tout aussi bon que votre dîner...

—Si c'est comme ça, mon digne monsieur, il est bien à votre disposition, et la maison entière par-dessus le marché... s'écria la mère Durocher que la courtoisie de son hôte enthousiasmait.

—Je me propose de mettre demain votre complaisance à l'épreuve, reprit Lascars, et je compte sur vous pour une foule de services...

—Je ne demanderai pas mieux, mon digne monsieur, c'est certain !... Quoi qu'il faudra faire ?

—Il faudra d'abord me vendre un de vos bateaux...

—Ah ! par exemple, quant à ça, ce n'est pas moi que la chose regarde.

—Et qui donc ?

—Ce sont mes deux fils... Les bateaux, voyez-vous, c'est leur affaire... mais vous n'aurez point de peine à vous accommoder ensemble... ils vous arrangeront au plus juste prix...

—Ce n'est pas tout... poursuivit le baron, je vous demanderai d'acheter pour moi, soit à Bougival, soit à Saint Germain un mobilier bien simple, bien rustique, c'est-à-dire un bois de lit et ses matelas, une table, un buffet et quelques sièges... Je vous remettrai l'argent nécessaire pour ces emplettes...

—Ça ne sera pas malaisé d'acheter tout ça, et ça ne vous coûtera pas gros... mais, dites-moi, mon digne monsieur, vous avez donc l'intention de vous établir dans le pays ?

—Oui, ma brave femme...

—C'est-il à dire que vous allez louer ou acheter une maison, sans vous commander ?...

—Ni l'un ni l'autre, répondit Lascars en riant.

—Vous ne vous camperez cependant point à la belle étoile, peut-être bien ?

—Non, sans doute, mais je m'installerai dans une propriété qu'un de mes amis met à ma disposition...

—Où donc qu'elle se trouve, cette propriété-là ? demanda la mère Durocher dont la curiosité grandissait à chaque réponse de son interlocuteur.

—Pas loin de cette maison... répliqua Roland.

—Est-ce que, depuis ici, on la voit ?

—Très bien...

La vieille femme se tourna successivement vers les quatre points de l'horizon, et sembla les interroger du regard.

—J'en donne ma langue aux chats... reprit-elle après quelques secondes de silence, impossible de deviner !... Il n'y a pas de maison tout près d'ici, et, de quelque côté que je regarde, je ne vois que le Moulin-Rouge...

—C'est que c'est justement du Moulin-Rouge qu'il s'agit, ma brave hôtesse... répliqua Lascars.

Une expression de stupeur épouvantée se peignit sur le visage hâlé et ridé de la vieille femme, puis à cette stupeur succéda une visible incrédulité.

—Ah ! mon digne monsieur, vous vous gaussez de moi, bien sûr !... balbutia-t-elle d'un air un peu confus.

—Ce que je vous dis, répliqua le gentilhomme, est la vérité même... Dès demain j'habiterai le Moulin-Rouge...

—Alors, que le bon Dieu vous prenne en pitié, car il est très sûr et très certain que vous ne tarderez guère à vous en repentir...

—Eh ! que voulez-vous qui m'arrive ?...

—Tout ce qui peut arriver dans une maison maudite... et, pour ne pas parler d'autre chose, le diable en personne viendra vous tordre le cou.

—Ma foi, fit Lascars en riant, voilà une catastrophe qui me garantira certainement des autres périls ! Aussitôt étranglé par le diable, je défie le reste du monde...

La mère Durocher fit le signe de la croix.

—Mon digne monsieur, balbutia-t-elle, gardez-vous de plaisanter avec ces choses-là !... on commence par rire, voyez-vous... on finit par pleurer ! Ne risquez point le salut de votre corps et celui de votre âme ! Renoncez à habiter le Moulin-Rouge.

XXIV

Nous avons laissé Sauvageon flottant, à demi noyé et à peu près sans connaissance, sur les eaux calmes de la Seine, à une faible distance du théâtre des scènes dramatiques racontées par nous précédemment.

En sa qualité de nageur émérite et de premier ordre, le propriétaire du cabaret des lapins faisait machinalement le petit nombre de mouvements nécessaires pour ne pas couler, mais son intelligence était voilée d'un nuage, il ne se souvenait de rien et ne se rendait aucun compte de sa situation.

Pendant plus d'une demi-heure il obéit sans résistance au courant qui l'entraînait et qui finit, à un détour de la rivière, par le faire échouer sur une plage sablonneuse.

La sensation pénible causée par l'air froid de la nuit qui engourdissait ses membres à travers

ses vêtements mouillés, le rappela complètement à lui-même.

Il se leva, il regarda autour de lui, en cherchant à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et de la façon dont il y était venu, et son premier mouvement réfléchi fut de porter la main à la lourde ceinture pleine d'argent qui devait se boucler autour de ses reins...

Nous savons déjà que cette ceinture était au fond de la rivière.

Sauvageon fit un geste de désespoir.

—Ah ! malheureux ! s'écria-t-il d'une voix très haute, malheureux ! je suis volé !

Mais, au moment précis où il prononçait ces paroles, la mémoire lui revint, et il se souvint distinctement de l'immense péril qu'il venait de courir, et du terrible sacrifice au prix duquel il avait été contraint d'acheter son salut...

La nature de Sauvageon était essentiellement cupide et avare. Une fois hors de danger il se persuada sans peine qu'il avait eu grand tort de sacrifier son argent pour sauver sa vie, l'argent étant plus précieux que la vie ! Il se reprocha violemment son manque d'énergie, sa couardise, son irréflexion, et il se démontra d'une façon sans réplique qu'il lui aurait suffi d'un dernier effort pour triompher de l'obstacle et pour remonter à la surface de l'eau avec son trésor.

Le résultat de ses réflexions, et des reproches que Sauvageon s'adressait, fut de le décider à côtoyer la Seine jusqu'à l'endroit où il s'était élancé hors du bateau pour piquer une tête. Aussitôt arrivé là, se disait-il, je plongerai dix fois de suite s'il le faut, et j'explorerai le lit du fleuve jusqu'à ce que j'ai reconquis ma ceinture et son contenu.

Fort heureusement pour lui, Sauvageon ne vint point à bout de retrouver la place où le sacrifice s'était accompli, puis comme il entendit des bruits de voix, comme il vit briller des torches sur la rive opposée, il se résigna à abandonner ses recherches, il fit de nécessité vertu, et prit le parti fort sage de regagner Paris au plus vite.

—Après tout, se dit-il chemin faisant pour se consoler, j'aurais tort de me livrer complètement au désespoir. Certes, le coup qui me frappe est très douloureux et très imprévu, mais enfin le malheur est réparable. J'ai perdu mon cher argent, et je crains bien que mon pauvre bateau ne soit compromis, mais il me reste un cabaret bien achalandé, et comme je possède le grand art de me procurer sans bourse délier le vin et l'eau-de-vie que je vends à mes pratiques, je ferai de nouvelles économies et je relèverai les brèches...

Malheureux Sauvageon !

Combien alors il était loin de soupçonner le dernier et épouvantable coup que lui gardait le sort !... Mais n'anticipons pas...

Voici ce qui s'était passé la veille au soir, tandis que Sauvageon et Macaroni remontaient la Seine, à force de rames, pour se rendre, avec Huber et Bergamotte, au rendez-vous donné par Lascars.

À l'heure habituelle, c'est-à-dire un peu après la tombée de la nuit, deux lapins de belle humeur et la poche agréablement garnie, Subtil et Jarret-d'Or, étaient arrivés bras dessus, bras dessous, à la porte du cabaret voisin de l'esplanade des Invalides.

Ils avaient trouvé cette porte fermée.

—Eh ! Sauvageon, s'était écrié Subtil en frappant au volet, ouvre-nous, mon bonhomme, et dépêche-toi... ce sont des amis...

Pour les meilleures de toutes les raisons du monde, Sauvageon ne pouvait répondre.

Subtil et Jarret-d'Or, légèrement ébriolés l'un et l'autre par suite de précédentes libations, commençaient à s'impatienter, et même à s'irriter quelque peu, lorsque Liseron, Casque-à-Mèche et Patte-Poule les rejoignirent.

—Qu'y a-t-il ? demanda Patte-Poule à Jarret-d'Or qui faisait retentir et craquer la porte sous une série de coups de pied et de coups de poing appliqués vigoureusement. Et pourquoi menez-vous ceans si grand tapage, mes petits lapins ?

—Parce que, répliqua Jarret-d'Or, ce bêtif, ce malavisé de Sauvageon s'entête à nous laisser dehors !...

—Qu'est-ce à dire ? reprit Patte-Poule. Eh ! quoi, le drôle se permet de clore la porte de sa bicoque, qui, étant cabaret, par conséquent lieu public, nous appartient aussi bien qu'à lui ?...